

MISERICORDE : EN RELISANT LA PASSION SELON SAINT LUC. (*Intervention du P. Auduc le 16 avril 2016*)

Avant d'entreprendre notre démarche jubilaire, je vous propose de méditer la scène du calvaire telle que nous la transmet l'évangile selon Saint Luc : Luc 23.34-46.

Le récit s'ouvre par une parole de Jésus : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ». Jésus mourant implore le pardon mais cherche-t-il, pour autant, une excuse à ceux qui ont provoqué son exécution ? On peut en douter. Certes, dans les premières catéchèses des Actes des Apôtres, Pierre fait allusion à « l'ignorance » de ceux qui ont refusé le message de Jésus et ont voulu l'éliminer. Sur un autre registre, Marc parle souvent de « l'inintelligence » des disciples. Jean, quant à lui, affirme au sujet de Jésus et, dès le début de sa mission : « Lui savait ce qu'il y a dans l'homme ». (Jo. 2.24)

Que nous dit Saint Luc ?

« Le peuple restait là à regarder ». De quel peuple s'agit-il ? La foule enthousiaste des Rameaux, composée sans doute de pèlerins de Galilée et, parmi eux, nombre de personnes guéries, pardonnées, écoutées, aimées de Jésus, des témoins de son message et de sa miséricorde ? La foule manipulée par les autorités juives qui, peu auparavant, réclamait la grâce d'un assassin et la mise à mort de Jésus ? Luc évoque un peuple silencieux, voire même respectueux, en opposition au déchaînement verbal des ennemis. Ce peuple-là attendait de Jésus un signe majeur, au prix d'une espérance messianique dont Jésus ne voulait pas. Quelle est sa responsabilité ? Difficile de le dire.

Luc ne cite pas les disciples. Pourtant, ils ont leur place ici. Judas d'abord. Peut-être a-t-il péri au moment où l'on crucifie son Maître. Mais c'est bien lui qui l'a livré. Les évangiles ont du mal à évoquer ce personnage nocturne. Quant aux motifs de la trahison, ils ne savent pas bien : l'appât du gain est-il une raison suffisante ? Ou encore une lecture politique et religieuse déçue ? Luc et Jean nous donnent une clef. Ils nous disent que le diable s'en est mêlé. Judas sait bien ce qu'il fait. Il emporte dans la mort le secret de son drame personnel.

Nous ignorons si Pierre se dissimule au milieu de la foule. Au lever du jour, il a quitté Jésus sur un regard. Il s'est enfui en larmes. Lui sait bien ce qu'il a fait. Il avait présumé de ses forces. Il aimait Jésus d'un amour encore aveuglé. Il n'avait pu reconnaître dans l'homme bafoué, ligoté et insulté le Maître dont il attendait le salut d'Israël.

Quant aux autres disciples, ils se sont enfuis. Luc n'évoque pas, au pied de la croix, le disciple que Jésus aimait. Le jour de Pâques, Cléophas et son compagnon vont traduire au Ressuscité le sentiment qui les anime : « ... Jésus de Nazareth qui fut un prophète puissant en action et en parole devant Dieu et devant tout le peuple, comment nos grands prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Et nous, nous espérions qu'il était celui qui allait délivrer Israël » (Luc 24.19-20) La fuite des disciples n'est pas un épisode à leur honneur. On peut comprendre leur peur et leur déception. Faut-il les dédouaner pour autant ?

Il en va autrement des chefs : « Eux ricanèrent » Le terme est général. Nous doutons que Caïphe et son entourage se soient déplacés pour voir mourir Jésus. Ils avaient sans doute mieux à faire. Ils avaient atteint leur but. Mais eux savaient. Ils portaient la redoutable responsabilité de ce qui s'était passé. Luc n'exclut donc pas la présence à proximité du lieu de l'exécution de responsables juifs. Leur propos est sans ambiguïté : « Il en a sauvé d'autres »... Comment nier, en effet, que Jésus soit passé en faisant le bien ?

Mais, s'il est le Messie, l'Elu de Dieu, à lui de le prouver maintenant ! Nous voici sur le registre de la haine et de la provocation. Or, la haine fait perdre la raison.

Luc ne raconte pas la polémique au sujet de l'écriteau, mais l'écriteau est bien là : « le roi des Juifs ». Cet écriteau, c'est la mesquine vengeance de Pilate. Lui connaissait l'innocence de Jésus. Il s'en était assuré. Nous ne savons pas tout de ses relations avec Caïphe ni du regard peu ouvert qu'il portait sur le peuple juif. D'après Matthieu, il s'est lavé les mains. Mais, en matière de responsabilité, on ne s'en tire pas à si bon compte. Ce jour-là, Pilate ignorait qu'il entrait dans l'histoire. Il ne pouvait ignorer qu'il avait envoyé un innocent à la mort.

Et les soldats ? Des païens sans doute. Habités au pire et sans état d'âme particulier. Ils avaient du métier en matière d'exécutions. Familiers de l'horreur, ils attendaient la mort de leurs victimes en jouant aux dés et se partageaient les hardes sanglantes des crucifiés. Leur revente ajoutait un petit plus à leur solde. Ici, les soldats font les perroquets Ils ne savent de Jésus que ce qu'ils entendent autour d'eux. Ils vont faire chorus avec les chefs. Peut-on prétendre qu'ils ne savent pas ce qu'ils font ?

Venons-en au larron que la tradition appelle mauvais. Il n'a rien d'un enfant de chœur. Le texte de Luc ne l'épargne pas. Son cri est une « blasphème ». N'est-ce pas aussi un cri de désespoir ? Après tout, si Jésus descend de sa croix, il peut bien le délivrer aussi ! Cet homme n'est pour rien dans le procès de Jésus. Il fait partie du groupe des condamnés. Il ignore que meurt à ses côtés le Fils Bien Aimé du Père.

Et le bon larron ? Le deuxième comparse reconnaît qu'il a mérité sa condamnation. Nous ignorons ce qu'il a fait. Mais lui le sait. Au contact de Jésus, il fait la vérité sur sa vie. Il proclame Jésus innocent : dans ce concert de cris hostiles, il est bien le seul ! Il ira jusqu'à formuler un obscur acte de foi. Jésus va relever cette repentance et lui donner une réponse qui dépasse infiniment l'attente de l'intéressé : il s'agit d'une parole en « amen », une parole souveraine : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis ».

AUJOURD'HUI. C'est l'aujourd'hui du salut. Dans l'évangile de Luc, cet aujourd'hui retentit pendant la nuit de Noël avec le chant des anges. Nous le retrouvons ici au terme de l'évangile. Il est au cœur de la déclaration messianique de Jésus dans la synagogue de Nazareth, mentionné à l'occasion du baptême et de la transfiguration, cité en réponse aux pharisiens qui mettent Jésus en garde contre Hérode, répété deux fois dans la rencontre de Jésus avec Zachée. A la croix, cet aujourd'hui prend corps, victoire définitive du Christ sur le prince des ténèbres. « Avec moi » : peut-on espérer pareille compagnie ? La miséricorde va jusque là. Elle ne s'épuise pas dans cette affirmation. Le paradis promis au larron annonce les cieux nouveaux et la terre nouvelle ici bas commencés quand l'amour triomphe des forces de mort.

La parole de Jésus : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font » n'a rien d'une bienveillante excuse. C'est une prière lucide prononcée au moment même où le mystère d'iniquité atteint son paroxysme. C'est un cri vers le Père afin qu'il assiste le Fils dans le don de sa vie et le pardon des péchés. C'est bien là que se joue le salut. L'épisode du bon larron ouvre sur le dernier cri de Jésus en croix : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit ».

Luc a pris la peine de nous signaler, au détour d'un verset, la présence des familiers de Jésus, particulièrement les femmes qui deviendront les premiers témoins de la résurrection. Notons que les derniers mots de Jésus en sa passion sont ceux du Notre Père. Le récit nous aura familiarisés avec la demande du pain dans l'institution de l'eucharistie, le combat de la tentation et l'accueil de la volonté du

Père au jardin des oliviers. En donnant aux siens sa propre prière, Jésus leur révèle qu'elle prend sens dans le mystère pascal.

Notre lecture du calvaire s'éclaire avec l'épisode des disciples d'Emmaüs et le fameux « ne fallait-il pas » que Jésus commente au fil d'une relecture de la Torah, des prophètes et des psaumes. Jésus conjugue ainsi le verbe falloir, un verbe qui apparaît dans la confession de Césarée et que Jésus répète dans les annonces de la passion-résurrection. A cette époque, les proches de Jésus n'ont pas saisi le sens de cette conjugaison. Maintenant, sur la route, les cœurs s'échauffent jusqu'à la reconnaissance du Seigneur au moment où il rompt le pain. Ce verbe falloir n'a rien d'un déterminisme aveugle. Il dit la résolution du Christ, sa parfaite communion avec le Père : leurs deux volontés ne font qu'un. Davantage encore, en relisant l'Écriture, Jésus éveille les siens au sens de l'aventure croyante initiée dans le récit de la création et poursuivie par une divine pédagogie d'Abraham au Fils Bien Aimé. Les évangélistes ne s'y sont pas trompés. Luc écrit la passion avec les mots de la Bible, non seulement dans les citations des psaumes 22, 68 et 31 mais aussi, et en filigrane, dans l'aventure du Serviteur telle qu'elle affleure dans les quatre poèmes du second prophète Isaïe.

A nous aussi Jésus offre son pardon.

Rien, en effet, ne nous empêche de nous glisser dans le tableau décrit par Saint Luc. Mais à quelle place ? En disciples assurément. Le baptême, la confirmation, les vœux, l'ordination ont fait de nous des consacrés. Nous avons répondu à un appel. Nous continuons d'y répondre personnellement et tous ensemble dans le clair-obscur de notre quotidien. Nous sommes des disciples avertis, nourris au témoignage de ceux et celles qui ont vécu l'événement, singulièrement l'apôtre Pierre. Nous sommes enseignés par le Christ dans l'Église assistée de l'Esprit Saint. Entrer en miséricorde, c'est accueillir l'Écriture comme Parole de vie. C'est accueillir le Ressuscité dans la grâce des sacrements. Entrer en miséricorde, c'est s'affirmer et se vouloir disciple, sachant que cette condition nous met en communion étroite avec le Maître et nous conduit à faire des choix. Pour reprendre les termes mêmes de la vigile pascale, nous exprimons notre volonté de nous inscrire en contestataires du Satan et de ce qui conduit au mal. Impossible de prononcer la profession de foi trinitaire sans cette renonciation que l'Esprit nourrit et fortifie.

Du désert à la croix, Jésus a dominé trois tentations : se servir et non point servir : « Dis que ces pierres deviennent des pains ». Mettre Dieu au défi : « Jette-toi en bas ». Vouloir dominer : « Si tu m'adores... » Nous retrouvons ces tentations dans nos vies personnelles et le quotidien des communautés auxquelles nous appartenons

Servir demande un dépouillement radical. Dans une société où tout devient facile pour les gens qui en ont les moyens, quelle place tenons-nous ? Pas d'abord celle des nantis ou des politiques. Mais nous disposons de connaissances étendues, nous avons accès au monde des cultures. Nous pouvons nous laisser griser par le savoir et le jeu d'influences qu'il permet. Nous pouvons aussi tomber dans le piège des images, de l'activisme sur la toile et nous isoler des contraintes habituelles : plus aptes, en somme, à fréquenter l'interlocuteur lointain que le prochain proche. Se servir, non point servir...

Mettre Dieu au défi. Une tentation de scientifiques, peut-être. Demandons-nous plutôt ce qui peut se cacher dans les replis de la « vie parfaite ». Passons sur quelques prières naïves, souvent touchantes, et sur la propension de quelques uns à prendre leurs désirs pour des réalités. Quand les apôtres projetaient sur Jésus leur rêve d'un messianisme triomphant, ils ont voulu un Jésus à leur mesure. Ce type de rêve n'est

pas mort. A travers des représentations multiformes, il ne cesse de hanter les missionnaires que nous sommes. Ce défi se double d'un appel de plus en plus pressant à nous accueillir différents. Les vieilles sociétés ont volé en éclats. Nos communautés et nos diocèses expérimentent de plus en plus le pluriel. Nous nous interrogeons à juste titre sur un avenir à bâtir en commun. Nous en cherchons les clefs : un défi qui oblige à entendre l'autre sans se renier soi-même.

Rien de plus subtil que l'appétit de pouvoir. Il se cache dans les moindres replis de nos existences. Il prend parfois des formes naïves et dérisoires. Il se coule dans notre besoin d'être reconnus et respectés. Notre Eglise n'a pas toujours su s'en méfier. Depuis longtemps déjà, elle multiplie les efforts afin de s'affranchir de la tentation de pactiser avec le monde. Cela dit, nous savons bien que seule la vision béatifique nous délivrera pleinement ! Mais, dès aujourd'hui, nous voici appelés personnellement et collectivement au discernement. Comment exercer l'autorité, même quand nous pensons ne pas en avoir ? Comment nous garder d'un certain sentiment de frustration quand nous n'avons pas la main sur les décisions qui engagent notre corps social ? Comment exister en témoins dans une société qui persiste à nous soupçonner de vouloir influencer son cours et qui nous cherche noise au moindre dérapage ? En un mot, comment tenir notre juste place en ce monde qui cherche ses marques et affronte lui-même de graves défis ? En règle générale, nous savons ou pensons savoir ce que nous faisons. Mais pouvons-nous prendre en vérité toute la mesure de nos actes et de leurs conséquences ? Le pardon de Jésus va bien au-delà de ce que nous percevons. Il nous atteint aux racines de l'être. Il éclaire ce que nous n'avons pas compris. Il purifie ce dont nous n'avons pas encore pris conscience. Il rejoint chacun de nous en sa singularité comme dans son appartenance à la communauté. Le mystère de la croix glorieuse nous guérit ainsi tout entiers.

Notre démarche jubilaire s'inscrit dans ce contexte. La miséricorde exige de notre part une quotidienne référence au Dieu de Jésus Christ. Elle nous appelle à la vigilance dans nos engagements. Il nous appartient de servir en permanence le frère ou la sœur, surtout le plus vulnérable. A nous enfin de pardonner les offenses. Sur ce terrain, nous ne sommes pas seuls. Assistés de l'Esprit Saint, nous mettons nos pas dans les pas de nos aînés, notamment nos fondateurs et fondatrices, tous ceux dont l'exemple nous aide à grandir. Avec eux, nous dessinons le visage de Jésus Ressuscités. Avec eux nous devenons ministres d'espérance.

Voici plus de trois siècles, dans la cité de Paray-le-Monial, une visitandine nommée Marguerite-marie ALACOQUE a bouleversé ses sœurs et, au fil du temps l'Eglise universelle. Il lui a été donné de contempler Jésus dans le mystère de sa passion et de sa résurrection. Elle a appris de lui que la miséricorde porte le nom de l'amour. Elle est allée au Cœur, confortée par un saint jésuite, Claude la COLOMBIERE, qui a su discerner l'authenticité de son message. L'un et l'autre tiennent ouverte pour nous la porte sainte qui mène au Ressuscité.

Paray-le-Monial, 16 Avril 2016

Père Georges AUDUC